

La mégapolisation

Un autre monde, un nouvel apprentissage*

Philippe Haeringer
Directeur de recherche à l'ORSTOM

Depuis que l'explosion urbaine du second demi-siècle a confirmé son universalité et sa non-reversibilité, la nécessité de refonder l'*interprétation générale du fait urbain* s'impose de plus en plus. Ce sentiment est d'abord né de l'idée que le gigantisme urbain ne s'exprimait pas seulement par un changement quantitatif, mais aussi, à la longue, par un changement de nature et de sens. D'où le parti de porter un regard privilégié sur les situations urbaines paroxystiques – c'est-à-dire sur les mégapoles – où pourraient se lire les nouveaux rapports de l'homme à la ville, du pouvoir à la ville, de l'homme au pouvoir ; bref, les nouveaux contours d'une citadinité bouleversée par le gigantisme.

Cependant, cette attention au *symptôme* – la mégapole – devait naturellement conduire à l'étude d'un *processus* : la mégapolisation du monde. C'est-à-dire à reconnaître que la dynamique de concentration mégapolitaine pouvait et devait s'observer à tous les échelons de l'espace d'un pays, d'une région, ou du monde. C'est ainsi que la notion de petite ville exigeait d'être reconsidérée à la lumière des nouvelles configurations spatiales par lesquelles elle participe au processus général. De même, devait-on constater une nouvelle donne de la relation ville-campagne, notamment par l'ef-

acement progressif du second terme. Enfin et surtout, on ne pouvait manquer de relier le processus de mégapolisation au renversement d'un rapport fondamental, celui de l'économique et du démographique. Le peuplement urbain prévaut désormais sur l'économie de la ville. Il la précède, et la *nouvelle économie urbaine* procède largement de ce fait accompli.

(1995, "La mégapolisation", contribution de l'auteur à la *Déclaration des chercheurs français sur les villes du Sud*, Sommet des villes, Istanbul, 1996)

1. De la ville à la mégapole

Nos villes sont-elles encore des villes ? Oui sans doute si nous regardons les petites et moyennes villes de France. Mais nous voyons bien que le monde entier est en proie à une mégapolisation qui, de toute évidence, nous fait sortir du schéma classique de la ville. Même en France, si l'on y regarde bien.

Parler de mégapolisation, c'est mettre en avant un changement d'échelle brutal. Sans cette brutalité, nous continuerions de parler de croissance urbaine. Et à nous en émerveiller. Si je dis : "cette ville croît", c'est que je ne perçois pas un changement de nature du phénomène observé ; et c'est en outre que je tiens cette évolution comme positive, en première analyse. Au contraire, la soudaineté du

* Les trois parties de cet article empruntent à trois publications antérieures de l'auteur, échelonnées de 1992 à 1997, et dont on trouvera les références au fur et à mesure. Certains thèmes y sont ainsi traités plusieurs fois, mais sous des éclairages différents. Quant au présent titre, il reprend l'intitulé d'un débat organisé récemment, sur une proposition de l'auteur, à la Cité des Sciences de La Villette (mars 1998).



gonflement urbain contemporain engendre notre désarroi : nous savons bien qu'elle est le produit et la source de profonds déséquilibres. Surtout, nous ne savons plus que faire devant ces mégapoles, nous, les héritiers de tant de savoir urbain !

Le changement de vocable paraît donc justifié. Parler de grandes villes ne suffirait plus, même si ces mots ont pu désigner successivement, au cours de l'histoire, des agglomérations de dix mille, cent mille ou un million d'habitants, et que l'on pourrait, pourquoi pas, leur attribuer un ou deux zéros de plus. Nous ne sommes certes pas les premiers à nous émouvoir de la dimension de nos cités. Ni de leur puissance. Mais il ne s'agit plus, aujourd'hui, de saluer la montée de quelques capitales politiques ou de quelques métropoles économiques, ni de nous réjouir qu'elles entraînent derrière elles l'avancée de toute une région.

La mégapolisation que nous vivons aujourd'hui sur les cinq continents, et qui se poursuivra au siècle prochain, revêt une signification toute autre que celle d'un simple franchissement de degré sur une courbe ascendante. Elle consacre un changement plus radical encore que les grandes ruptures du passé que furent, chez nous, le démantèlement des enceintes médiévales ou la révolution industrielle.

La fin de la dialectique ville-campagne

Voyons ce qui, désormais, éloigne nos cités du concept même de ville. La première observation qui s'impose est que le fait urbain ne s'inscrit plus ou ne s'inscrira plus dans une dialectique ville-campagne. Soit parce que le monde rural disparaît ou disparaîtra. Soit parce que, sauf à en réceptionner le choc migratoire, la mégapole d'aujourd'hui ou de demain ne fonde plus ou ne fondera plus sa croissance sur une fonction de commandement, ni de structuration d'un espace rural qui aura perdu son statut de substrat de la société humaine. Rassemblant dès aujourd'hui la quasi totalité des Européens du Nord, mais aussi du Brésil tropical, etc., les agglomérations urbaines ne se définissent plus comme sièges des foires, des techniques ou du pouvoir. Même si elles les abritent encore par nécessité, elles voient souvent ces fonctions fuir les plus grandes d'entre elles. Bref, la ville n'est plus ce point d'excellence niché au cœur d'un paysage rural.

Tous les humains sont ou seront urbains, ce qui ôte au fait urbain sa signification économique et distinctive première. Même si l'économie est le

mobile essentiel des migrations massives qui, depuis 1950, ont déclenché la mégapolisation du Sud et alimenté celle du Nord, force est de constater que, désormais irréversible, la mégapolisation est devenue une mécanique démographique. Les pires crises économiques ne l'arrêtent plus. Les villes fantômes des far west désenchantés, fièvre de l'or ou du caoutchouc retombée, appartiennent au passé. A présent, pour peu qu'elle ait dépassé un seuil critique aujourd'hui très vite atteint, et que l'on peut situer au million d'habitants, une ville n'échappe plus à la spirale de la mégapolisation. La voilà happée à jamais dans une logique sinon purement démographique, du moins sourde à tout facteur de freinage qui n'attenterait pas, justement, à la substance démographique, à la biologie des corps.

Du chef-lieu au socio-système

Les mégapoles d'aujourd'hui et de demain sont donc des lieux de vie obligés – en conséquence trivialisés – pour le plus gros de l'humanité. Tout le contraire de ces points d'excellence qu'un Vidal de la Blache pouvait, au début de ce siècle, amoureux-ement repérer, qualifier, classer, en vantant leurs mérites régionaux.

Entendons-nous bien. Les villes n'ont jamais été de purs édens, mais elles excellaient dans leur contexte, elles étaient des lieux de distinction, elles participaient d'une hiérarchie. Cela était vrai aussi dans les pays du Sud, colonies ou pas. Aujourd'hui, ces mêmes pays traînent leurs mégapoles comme d'insondables pesanteurs, car les peuples entiers s'y sont engouffrés, en sont restés captifs, englués dans cette multitude atone, anonyme et désespérante – du moins le croyons-nous – qu'il y ont formé. Dans le même temps, nous découvrons chaque jour davantage la crise identitaire des citadins du Nord.

Les villes ont cessé d'être des chefs-lieux, des marchés, des centres d'innervation. Elles sont devenues des univers dont on ne sort plus. Elles sont devenues le monde.

Que les chefs-lieux d'autrefois soient devenus le monde oblige à être optimistes. Le monde ne peut pas être en faillite. Il s'en sortira. Nous apprendrons à vivre dans les mégapoles en dépit de la brutalité du *big bang* qui les a produites. Mais ce n'est pas de chance : nous venions à peine de maîtriser la ville dans toutes ses dimensions, nous allions entrer en utopie avec l'avènement des becs de gaz et de l'électricité, du tram et du métro, de l'automobile, des cités-jardins et des squares, des grands boulevards, des grands magasins et de toutes sortes de

gadgets lorsque, le temps d'un souffle, elle nous a échappé. En même temps, il en fut de même de nos campagnes, que nos géographes et nos ethnologues venaient à peine d'identifier et de chanter. Au début ou au milieu de ce siècle, nous savions ce que ville et campagne voulaient dire. Quelques décennies de labeur plus tard, nous ne le savons plus.

Le temps des démiurges est passé

La ville, nos princes et leurs architectes pouvaient caresser le rêve de la dessiner à leur idée. Ils y parvenaient partiellement. Ils en inventaient d'autres. La mégapole, en revanche, est rebelle à ce jeu. Depuis les années 1950 elle galope dans la plaine, elle grimpe sur les *morros*, elle s'insinue dans les *cerros*. Que faire, sinon la rattraper avec quelques rocares, quelques conduites d'eau, la suivre par satellite ? De modernes démiurges nous ont fait perdre du temps, de l'argent et de l'énergie¹. La dynamique mégapolitaine les a balayés. Disons-nous que l'initiative est passée aux masses ? A la société civile ? Caractériserons-nous cette urbanisation de sauvage, d'informelle, de spontanée ? Toujours est-il qu'elle échappe à la planification préalable. La mégapole ne se laisse pas dessiner.

Elle ne se laisse pas connaître non plus. Bien qu'il ne faille pas désespérer des nouvelles et futures techniques de l'infographie (par exemple), elles ne sauraient être mises sur le même plan que la connaissance directe et charnelle que les édiles, les érudits, les citadins eux-mêmes pouvaient avoir d'une ville dont on pouvait faire le tour. Le temps des monographies intimistes est également terminé. La connaissance, d'expérience, de l'exhaustivité d'une mégapole est hors de portée de quiconque. Elle n'aurait d'ailleurs plus guère de sens car une mégapole n'est plus un espace fini.

Certes, il y a longtemps que les villes sont sorties de leurs murs. Mais les faubourgs restaient accrochés à l'identité des portes dont ils étaient issus. D'un bout à l'autre d'une vie d'homme on conservait les mêmes repères : un aïeul pouvait faire rêver son petit-fils en lui apprenant que tel pont n'avait été qu'un passage à gué, que dans telle rue passaient encore les troupeaux. La vitesse mégapolitaine non seulement efface ces repères, mais supprime l'émerveillement du changement en en faisant un ingrédient de tous les jours. Il est continuellement à l'œuvre sous nos yeux et paraît, à

cause de cette proximité temporelle, n'offrir que le spectacle d'une banale reproduction. On peut dire que la croissance mégapolitaine, en intensifiant le présent, fait perdre la conscience du passé et, symétriquement, celle de l'avenir.

Une illustration concrète et globale de ce rétrécissement du temps sensible est, à l'amont, la disparition soudaine du patrimoine urbain ancien (cf. Le Caire, Sao Paulo) et, à l'aval, l'échec récurrent ou l'abandon des planifications prospectives.

De l'enceinte à l'enfermement

Pendant que le temps sensible se rétrécit, l'espace mégapolitain, à l'inverse, s'enfle. Serait-ce une compensation ? Certainement pas.

Du point de vue des gouvernants ou des classes dirigeantes, la dimension mégapolitaine n'est plus un avantage mais un cauchemar. Quoique, par habitude, on s'enorgueillisse encore des scores démographiques atteints par une ville, on est de moins en moins sûr que cela représente un avantage économique, et de plus en plus certain de la formidable gêne que cela entraîne. Sur le plan des enjeux résidentiels, l'irrépressible course centrifuge, accompagnée d'une égale pression sur le centre, créent un constant sentiment d'insécurité entraînant des stratégies d'enfermement. Cette fragmentation sécuritaire concerne d'abord les classes riches et moyennes, mais gagne aussi les pauvres, accentuant les effets ségrégatifs de la marginalité ethnique ou économique.

Si l'on se place du point de vue de l'habitant *lambda*, l'élargissement indéfini de l'espace mégapolitain entraîne, paradoxalement, son repli sur un espace minimal dont il ne s'échappe que pour une perception linéaire de l'espace global. Les dimensions mégapolitaines ayant disqualifié le piéton, seuls d'insipides et répétitifs trajets mécaniques relient les étroites bulles domicile-travail dans lesquelles il se meut. Même si d'autres bulles de loisir ou relationnelles diversifient quelque peu les trajets, ceux-ci s'effectuent toujours, pour l'essentiel, sur des voies balisées ou dans des transports collectifs qui font du voyageur un captif passif, indifférent et inattentif.

Du temps quotidien à l'espace d'une vie, la mégapole n'offre que l'apparence d'un territoire ouvert, du moins si on la compare à ce que nous connaissons de la pratique d'une ville classique, d'une ville chef-lieu, comme il en existe heureusement encore sur les cinq continents. Quand l'échan-

¹ Michel Gérard, "La mort des démiurges", *Projet* n° 162, fév. 1982, pp. 261-269.

ge ville-campagne n'est plus la base de la prospérité citadine, lorsque le cercle se referme sur le socio-système mégapolitain, l'homme-habitant se retrouve plus solidement captif que par le simple jeu mécanique des grands distances urbaines. Le migrant rural n'en peut plus ressortir, le natif n'en conçoit pas l'idée, sauf à s'envoler, peut-être, vers une autre mégapole. En même temps que la rétention urbaine se renforce comme une fatalité², la perception d'un ailleurs non mégapolitain s'estompe. Confusément, dans l'esprit de nombreux jeunes urbains, la campagne n'est plus qu'une vague périphérie, ce qui consacre une inversion du schéma classique où la ville n'est qu'un lieu d'exception dans un monde globalement rural. Dans le meilleur des cas, la campagne reste un espace de consommation touristique, mais, dans ces sociétés privilégiées, cette part consommée de la campagne n'est bien souvent qu'une annexe de la mégapole, avec les mêmes acteurs et les mêmes codes.

Les remparts des villes ont disparu, mais du haut de ces murs on pouvait voir la campagne. Sur les boulevards qui leur ont succédé, on pouvait faire des tours de ville. Sans remparts et sans boulevards, les mégapoles d'aujourd'hui ou de demain sont plus enfermantes que jamais parce qu'elles ne sont plus des mondes finis. N'ayant pas de limites, elles n'ont plus de sorties.

La ville cannibalisée

Une ambiguïté demeure pourtant. La plupart des mégapoles ont succédé à des villes. Les ont-elles seulement prolongées, démesurément gonflées ? Il faut se rendre à l'évidence : dans la plupart des cas, la mégapole a mangé la ville. La mutation est aussi complète que celle qui put consister, autrefois, à fonder une ville sur le site d'un village. On n'a pas agrandi un village, on a fondé une ville, changeant ainsi de genre. Les mégapoles n'ont certes pas d'actes fondateurs, elles ne sont pas le produit d'une décision ; mais en général on peut, *a posteriori*, dater le déclenchement du processus formateur, dater l'inflexion de la rupture. Pour beaucoup de pays du Sud, c'est 1950, l'après-guerre.

Dans le Nord aussi, 1950 fut un tournant : le signal de la disparition d'un monde rural millénaire. Mais l'industrialisation avait déjà amorcé, au siècle précédent, un processus de pré-mégapolisa-

tion. A y bien regarder, une première étape dans ce sens avait été franchie antérieurement avec la naissance de l'Etat moderne, singulièrement dans sa version centraliste.

Il faut évoquer le cas non pas unique, mais exemplaire, de Paris. Lutèce a aujourd'hui plus de dix millions d'habitants. C'est donc, sur ce critère du chiffre absolu, une mégapole. Toutefois, on ne peut dire que la dimension mégapolitaine ait tué la ville de Paris. Dans son périmètre historique, celle-ci reste la ville-ville, même si l'on peut déplorer la disparition partielle d'un petit peuple singulier, évincé précisément par une consolidation de la fonction de capitale.

Cette cohabitation, à Paris, des dimensions ville et mégapole, doit être attribuée à la fois à la progressivité de la croissance urbaine sur de nombreux siècles, et à une solide tradition de maîtrise urbaine dont témoigne, par exemple, le remarquable emboîtement des enceintes ovoïdes de la Cité, de Philippe-Auguste, de Charles V, des Fermiers Généraux et de Thiers. Paris fut longtemps la plus grande ville d'Occident, une sorte de proto-mégapole qui aborda donc, relativement bien armée, le vrai temps des mégapoles.

La genèse de la plupart des autres mégapoles fut toute autre. Bien que les situations de départ aient été très diverses, des capitales impériales d'Asie aux villes pionnières des plaines américaines, des postes coloniaux africains aux villes très latines de l'Amérique du Sud, la mégapolisation survint presque toujours brutalement. Et cette fulgurance ne permit pas de préserver les acquis d'une citadinité pré-mégapolitaine.

L'exemple sud-américain, en raison de la qualité du modèle citadin qui prévalut avant la vague déferlante, est très démonstratif. São Paulo a perdu en trente ans l'immense patrimoine d'une grande ville baroque. L'ancien périmètre urbain a fait place à un chaos au double plan de sa morphologie et de son contenu social. Ce phénomène de chaos central se retrouve dans de nombreuses mégapoles du monde et semble symptomatique du processus de la mégapolisation. Il exprime de la façon la plus directe le cannibalisme de la mégapole à l'égard de la ville qui la précède.

Le radicalisme du chaos pauliste témoigne d'une peu commune puissance des forces à l'œuvre et, plus généralement, de la vigueur de l'économie

² *Salaam Bombay*, film de Mira Nair (1988, Caméra d'or à Cannes), où l'on voit un jeune paysan piégé par la mégapole.

³ Cf. la fin de la note 5.

locale. A Lima, capitale du Pérou, le chaos central prend plutôt la forme d'une déprise. Le patrimoine de l'élégante et rigoureuse ville hispanique est encore visible pour sa plus grande part, mais dans un état de semi-ruine. La bourgeoisie liménienne l'a abandonné à des formes d'occupation populaire, ainsi qu'à l'économie trouble qui caractérise le centre d'une mégapole miséreuse.

Mais au-delà de cette substitution somme toute assez douce, les héritiers de la vieille cité ayant su pousser leurs neuves villas et leurs bureaux d'affaires sur la route des plages, la configuration générale de la mégapole péruvienne évoque encore plus sûrement qu'ailleurs un scénario de subversion. A une ville conçue pour l'oasis qu'elle s'était choisie comme écrin succède une mégapole du désert. A la belle ordonnance du carré royal, et des places et avenues républicaines qui le prolongeaient, succède une agglomération en lambeaux, parcourue de dunes et de ravins arides, s'insinuant dans les replis inquiétants des contreforts andins, et montant à l'assaut de pentes vertigineuses. A la ville créole cultivant son référent espagnol succède la mégapole des indiens andins. A la ville catholique prospère succède un océan de misère dépourvu d'eau, saisi de choléra, de terrorisme et d'obédiences subversives.

La fragmentation de l'espace mégapolitain

Tant pis donc pour la ville. Regardons la mégapole. Marquée au sceau de l'apocalypse de cette fin de millénaire, elle est tout de même notre avenir. Il va falloir apprendre à vivre avec elle, car nous savons bien que rien ne permettra de faire marche arrière.

Ne nous aveuglons pas, ici, sur nos expériences de "délocalisation" de privilégiés occidentaux, pas plus que sur les perspectives ouvertes par les miracles de la télécommunication. Les technopoles à la campagne ne dépeupleront pas les mégapoles. Notre engouement pour les petites villes est inséparable de l'exceptionnelle qualité de nos réseaux, y compris de ceux qui assurent la circulation des hommes ou la distribution des biens matériels, ainsi que de l'énergie. Finalement, notre fuite de la grande ville ne nous conduit guère qu'à alimenter des chapelets de villes de toutes tailles (côte méditerranéenne, vallée du Rhône, piémont alsacien, etc.) qui participent, aussi efficacement que les grandes concentrations, à la désertification des arrière-pays (Préalpes du Sud, Vivarais et Cévennes, vallées vosgiennes). Et c'est ainsi que nos mégapoles régionales de demain se préparent, comme des suites ininterrompues d'entités locales. Voir déjà

les nébuleuses de la moyenne Angleterre, des plats pays belges et néerlandais, des régions rhénanes et padanes. On pourrait aussi parler de mégapoles fragmentées. Sous ce jour elles illustrent, à leur façon, un thème central de l'analyse mégapolitaine.

La fragmentation des mégapoles est, en effet, une clé précieuse pour interpréter ces constructions humaines d'un nouveau type et, surtout, pour y comprendre la survie de l'espèce. Elle n'est heureusement pas l'apanage de l'Europe des clochers. Elle n'est pas nécessairement liée au lent processus de mégapolisation en chapelet ou en grappe. La fragmentation est partout vérifiable, y compris dans le cas des mégapoles massives, historiquement mononucléaires comme Paris, bien sûr, mais aussi Bombay, Le Caire, Lagos ou Mexico.

Elle est même présente dans les mégapoles qui s'avancent dans le désert. La fragmentation est alors particulièrement démonstrative d'un réflexe humain fondamental : celui de se mouvoir dans un espace physique et social fini, au périmètre repérable et aux leaders identifiables. Lorsque, comme dans le désert, l'avancée urbaine ne rencontre aucun découpage humain préexistant, aucune communauté rurale établie, c'est le processus d'urbanisation qui engendre à lui seul les identités locales. Et celles-ci perdurent, alimentées par une lutte constante pour un droit à la ville, c'est-à-dire à l'eau, à l'école, et finalement à un statut.

On voit bien que la fragmentation mégapolitaine n'est pas réductible à une fonction régulatrice, à laquelle on pourrait rattacher la tendance générale des grandes agglomérations à se diviser en municipalités autonomes et électifs. Loin de n'être que fonctionnelle, elle touche à l'essence même de la société mégapolitaine. Or l'essence de cette société tient d'abord, si l'on schématise, à la dimension et au processus de l'urbanisation.

La dimension mégapolitaine, on l'a vu, est la cause d'un premier cloisonnement, observable même dans les villes où les transports urbains sont très développés. Quant au processus, il laisse le premier rôle à une masse de déshérités et, plus largement, à une initiative que l'on qualifiera de populaire, mais dont le principal caractère est d'être diffuse, non transparente, non contractuelle. On est loin du processus bourgeois, même relayé par le corporatisme ou par le paternalisme industriel et colonial. Il est vrai que sévissent d'autres paternalismes, maffieux ou autres, d'autres solidarités, ethniques ou autres, d'autres exploitations de classe, mais tous également diffus, non transparents, non contractuels au regard de l'état de droit.

Dans un tel contexte, la dépendance de l'individu ou des familles à l'égard de l'espace local, de ses caciques, de ses luttes, est naturellement forte. De nombreux exemples montrent qu'elle augmente lorsque la mégapole se durcit, cette dépendance pouvant aller jusqu'au clientélisme le plus absolu dans les villes investies par le *narco business*. On voit alors dans une ville en paix (comme Rio de Janeiro) des quartiers se fermer à toute intrusion, même policière, comme le feraient, en temps de guerre, les villages d'une région insurgée.

Sans aller jusqu'à ces symptômes de ville interdite (interdite par fragments), l'attachement à l'espace local se nourrit jour après jour de l'angoisse de la majorité des habitants d'avoir à se constituer, dans des conditions difficiles, un patrimoine bâti, une maison.

La diversité citadine

La maison est en effet devenue, dans un environnement où l'emploi n'est plus une valeur stable pour la majeure partie de la population, le principal étalon de la réussite urbaine ou, plus modestement, le signe tangible d'un droit acquis sur la ville. Plus humblement encore : la condition nécessaire d'une survie durable. Le luxe du pauvre. On observe que le paradigme de la maison individuelle gagne du terrain dans de nombreux pays où prévalaient, antérieurement, des modèles résidentiels plus collectifs, jugés plus urbains par les nostalgiques de la ville d'antan. Cette avancée de l'habitat individuel peut aussi bien résulter d'un enrichissement des ménages (en France par exemple) que de leur paupérisation, et prendre alors la forme des périphéries rampantes de tant de villes du Sud.

Mais cette aspiration a ses avatars, ses dérives. Elles est contrariée en même temps que flattée par les jeux du marché foncier. Elle a été longuement combattue par les doctrines urbanistiques et sociales des Etats. En outre, elle n'est pas exclusive d'un appétit de rente locative, surtout chez les pauvres, pour qui cette rente est souvent la seule accessible : rente de l'antériorité, de l'ancienneté, qui se nourrit à la fois de l'explosion démographique et des résistances essentiellement mécaniques (tenant notamment aux techniques du transport urbain) qui s'opposent sourdement à la progression spatiale de la mégapole.

Ces tendances générales, en réalité, cachent une diversité extrême des situations, des comportements, et finalement des modèles. Il existe même des cas notables de mégapoles où l'habitat individuel n'a pas

cours (Shanghai après *et avant* la conquête communiste) ou n'a plus cours (Singapour, Le Caire, Abidjan), du moins si l'on s'attache à identifier, dans chacune de ces villes, le modèle résidentiel *majoritaire*, celui qui assume, jour après jour, l'essentiel de la reproduction de la mégapole.

L'insolite du rapprochement des quatre agglomérations citées en dit long, déjà, sur la diversité citadine. Quoi de commun, en effet, entre la métropole chinoise, la ville-Etat des détroits malais, la plus grande ville du monde arabe, et le moderne fleuron de l'Afrique occidentale ? Elles ont toutes subi le ressac des courants mondiaux de l'histoire contemporaine, par exemple sous la forme de leçons d'urbanisme colonial ; mais les régions où elles s'inscrivent, les ethnicités dont elles se nourrissent, la nature des économies et des Etats, les péripéties de leur histoire locale et des politiques urbaines, ont forgé dans chacune d'elles des modèles résidentiels singuliers.

(Pour une évocation de ces quatre modèles, on se reportera aux mini-portraits de villes présentés dans la seconde contribution de l'auteur à ce numéro : "Introduction à la diversité citadine")

La même diversité de formes et de compositions sociales pourrait être décrite, plus foisonnante encore, pour les mégapoles où la recherche d'un habitat individuel est restée (Jakarta) ou devenue (Lima) une préoccupation majoritaire. Or, cette diversité n'est pas anodine. Elle ne peut qu'être au cœur d'une réflexion sur les politiques mégapolitaines d'aujourd'hui et de demain⁴.

Que faire de la mégapole ?

On a vu que les successeurs des princes et de leurs architectes avaient peu de prise sur le développement mégapolitain. Leur présence, leur engagement, sont cependant plus nécessaires que jamais. Si l'on doit s'émerveiller de ces modèles topiques, synthèses de tous les paramètres locaux, qu'une société civile aux contours incertains (sauf à Singapour) met en œuvre jour après jour avec les moyens du bord, on doit aussi se rendre à une évidence : ces dynamiques locales ne peuvent maîtriser la mégapole prise comme un tout.

C'est donc entre ces deux réalités que doit s'instaurer une réflexion pour l'action : l'impuissance du niveau global à maîtriser le local, l'inca-

⁴ Voir, dans le présent volume (article consacré à la diversité citadine), le texte d'un appel diffusé dans le cadre du "Sommet de la Terre" à Rio, en 1992.

pacité du niveau local à rendre compte du fonctionnement du tout. Cette proposition peut paraître quelque peu tautologique, mais elle illustre typiquement la situation mégapolitaine, ou le passage de la ville à la mégapole.

On le comprendra aisément en rappelant que, dans une ville moyenne du monde occidental, le global maîtrise le local ; et que dans une ville petite ou moyenne de l'Afrique profonde, le local parvient à s'accommoder d'une défaillance du niveau global. Par exemple, on parviendra toujours à y circuler, à trouver de l'eau, à évacuer les déchets ou à s'en arranger, à assurer l'approvisionnement vivrier, à construire un marché, une école, une église. Dans une mégapole, qu'elle soit occidentale ou tropicale, la circulation réclame des voies autoroutières, des métros, une politique énergétique ; l'approvisionnement en eau et l'évacuation des eaux usées exigent des dispositifs complexes et colossaux, et une programmation à long terme ; l'approvisionnement vivrier passe par l'organisation d'un marché central, par une politique agricole, des échanges internationaux, lesquels mettent en cause la balance des paiements.

On voit bien que les responsables du niveau global ont des tâches indispensables, et que personne ne peut les assumer à leur place. On notera que ces tâches ne sont pas toujours accomplies à la hauteur des besoins, loin s'en faut. Mais il faut qu'elles le soient, nous ne pouvons pas renoncer à ce qu'elles le soient, car les mégapoles sont des constructions humaines beaucoup trop monstrueuses pour qu'on les laisse aller à vau-l'eau. Il est donc urgent qu'on ne se trompe pas de chemin, qu'on ne confonde ni les genres, ni les tâches, ni les responsabilités.

Tandis que la plupart des mégapoles souffrent d'un extraordinaire déficit en équipement et en gestion urbaine, et que les écosystèmes craquent, leurs dizaines de millions d'habitants survivent. C'est dire la force des modèles qui assurent cette survie dans la sphère du local, et donc l'attention que doivent leur porter les responsables du niveau global. Il faut bien qu'ils sachent qu'ils ne réformeront pas la mégapole, qu'ils ne la redessineront pas, que la seule issue est de construire à partir de ce qu'elle est et de prendre appui sur les modèles qui la font vivre, donc d'identifier ceux-ci de toute urgence.

La diversité des modèles dans le monde est là pour dire le prix de chacun d'eux, sa singularité, son irremplaçable adéquation aux sociétés et situations locales. Cette diversité est là aussi pour rassurer : devant un phénomène mondial subi par tous les

pays, imparable, engendré non pas par le développement inégal (comme on l'a cru), mais par une évolution plus profonde encore de notre société, devant un tel phénomène la diversité des réponses témoigne d'une bonne capacité de réaction du corps social. Bien qu'enfantée par la planète Monde, chaque mégapole possède son secret de fabrique. C'est la meilleure nouvelle pour le siècle prochain.

(1992, "La mégapolisation du monde. Du concept de ville à la réalité des mégapoles", *Géographie et cultures*, L'Harmattan, n° 6, 1993)

2. Sémantique et problématique

Qu'est-ce que la mégapolisation ? En quoi cette notion nouvelle, qu'il convient de distinguer de la métropolisation (cf. infra), éclaire-t-elle notre devenir urbain ? S'agit-il seulement de noter l'émergence de villes colossales ? Certainement pas. La croissance urbaine n'est pas un fait nouveau, et la perception du gigantisme est un sentiment très relatif. Il n'est pas davantage question, en évoquant la mégapolisation du monde, de prétendre ramener la question urbaine au seul examen des villes qu'un inévitable arbitraire aura classé comme mégapoles. On n'envisagera pas davantage que la mégapolisation puisse être exclusive de tout autre courant (cf. infra, la notion de flocculation).

Il s'agit pourtant d'identifier un mouvement de fond qui concerne l'ensemble de la population mondiale et qui, à terme, aura profondément transformé la société humaine. Sans nier certaines continuités avec les phases antérieures de l'urbanisation, il convient en effet de prendre acte non seulement

⁵ Le mot paraissait encore étrange, quasiment imprononçable, lorsqu'en 1993 nous propositions d'ouvrir le cycle des rencontres *Mégapolisation du monde et diversité citadine*, qui prenait la suite des journées *Mégapoles*. Lancées en 1988 (collaboration ORSTOM/Institut français d'urbanisme/Ecole d'architecture de Paris-La Villette), celles-ci avaient elles-mêmes nécessité la promotion d'un mot peu utilisé, surclassé par un "mégapole" lui-même assez rare et très inféodé à la "mégapolis" américaine de Jean Gottmann. En 1991 encore, InterGéo organisait le très coté Festival International de Géographie (St-Dié) sur le thème des *Mégapoles et villes géantes*. Toutefois, la quatrième de couverture des Actes du festival comporte une définition que nous avons suggérée et que l'on peut ainsi résumer : une mégapole est une très grande ville, une mégapole est une très vaste chaîne de villes de toutes tailles. Etymologiquement, les deux préfixes sont équivalents. Mais mieux vaut profiter des deux pour forger deux concepts distincts et également utiles, plutôt que de les confondre ou de n'en choisir qu'un pour cause de doublon. Aujourd'hui, le mot mégapole est d'un usage courant, en voie d'être lavé d'une suspicion de sensationnalisme, tandis que "mégapole" semble laisser la primeur à un "mégapolis" délivré du tropisme est-américain.

d'un nouvel et spectaculaire changement d'échelle, mais aussi et surtout d'un changement de mécanisme, de valeur et de sens.

La plupart des questions que l'on se pose, et que l'on exprime trop souvent par référence à une crise urbaine⁶, ne peuvent trouver leur réponse que dans cette mise en perspective.

La mégapolisation n'est pas une crise

Dans son sens premier (accumulation urbaine spectaculaire), la mégapole d'aujourd'hui eut des ancêtres : capitales d'empires ou d'Etats centralisés, métropoles marchandes, etc. La mégapolisation eut aussi des prémisses, avec l'industrialisation des deux derniers siècles. On peut même dire que cette explosion économique inédite déclencha la prolifération urbaine que nous connaissons de nos jours. Pourtant, la mégapolisation inaugure une autre phase de l'histoire humaine.

Bien qu'on ne puisse totalement la distinguer d'une histoire industrielle qui n'est pas achevée, la mégapolisation est principalement la fille du renversement d'un rapport primordial : celui de l'économie à la démographie. Alors que la phase d'industrialisation avait clairement érigé l'initiative économique en facteur inducteur du peuplement urbain, l'essentiel de l'urbanisation mégapolitaine d'aujourd'hui s'effectue en marge de ce stimulus. La croissance urbaine s'accomplit quels que soient les indicateurs économiques. Nombre de situations montrent qu'elle peut se poursuivre à un rythme soutenu même lorsque tous les secteurs de l'emploi sont anéantis.

Naturellement, il y a toujours une économie. Mais, cette fois, elle est le produit du fait accompli du rassemblement des hommes. Et cette économie induite par le peuplement urbain est d'une toute autre nature que l'économie *inductrice* du peuplement d'une ville industrielle, administrative ou marchande. Nous y reviendrons.

Pourquoi ce renversement ? Il ne faut pas aller le chercher très loin. En gros, l'explication des avancées technologiques du XX^e siècle suffit : les paysanneries ont été disqualifiées et leurs enfants irrésistiblement happés par les ondes et le bitume. Des enfants toujours plus nombreux en raison des progrès médicaux, pas toujours compensés par une

révision des comportements de fécondité. Il eut fallu, pour cela, que le mieux-être citadin fût au rendez-vous. Il ne peut l'être car la boucle se referme : l'exode rural n'ayant pas été sollicité comme il l'avait été dans la phase précédente (mais seulement provoqué par un effet pervers des acquis industriels), la ville n'est plus qu'un réceptacle indifférent lorsqu'il n'est pas hostile.

L'hostilité du milieu urbain a de quoi s'alimenter, en effet. Car le trop-plein de cet exode non désiré (et qui outrepassa à l'envi la fameuse *armée de réserve* de l'analyse marxiste) est encore et dramatiquement aggravé par une nouvelle disqualification technologique : celle qui frappe le salariat industriel et, par ricochet, le salariat de la fonction publique.

Ce mécanisme est en outre marqué par une donnée nouvelle de notre temps : la vitesse. Peut-être est-ce là encore un autre effet d'inversion. Tandis que les lents progrès techniques de l'histoire humaine, au cours des derniers millénaires, paraissent avoir été davantage le produit que la source des transformations sociétales (cf. la ville romaine ou les grands travaux du colbertisme), les innovations technologiques de notre siècle l'emportent sur les empires et les révolutions. Car elles sont fulgurantes. La mégapolisation l'est donc aussi, même si quelques dictatures ont pu la retarder, la freiner quelque peu.

La fulgurance du phénomène, ajoutée à l'indifférence de son réceptacle, a de multiples conséquences où se recrutent la plupart des pathologies urbaines qu'on se complaît à déplorer aujourd'hui. En relais, on peut identifier deux branches maîtresses, deux "mères de tous les vices" : la misère lancinante des majorités citadines et la perte de contrôle du gouvernement urbain. Nous y reviendrons aussi.

Au-delà des pathologies, dont on peut imaginer qu'elles pourront un jour être dépassées, se dessinent d'autres réalités qui sont de l'ordre du sens. Passer du temps des villes à celui des mégapoles signifie que le monde ne fonctionnera plus, comme depuis si longtemps, sur la base d'une dialectique ville/campagne. Les villes, devenues fondamentalement des lieux de peuplement, voire de peuplement obligé, ne se définiront plus par leurs fonctions de chef-lieu d'un territoire. Elles seront l'essentiel de la terre des hommes ; et dans ces univers sans contours, le rapport de l'homme à l'espace, à la société et au pouvoir ne sera plus ce que nous avons connu. Nous ne vivons donc pas une crise, mais l'avènement d'un autre monde.

⁶ Ce texte reprend une communication faite lors d'une journée d'étude d'Interurba sur le thème "Existe-t-il une crise urbaine ?" (juin 1994).

Le sentiment de crise nous tient cependant. C'est que, comme toujours, ce nouveau monde s'instaure sur les ruines du précédent. D'où les ruptures d'équilibre, les exclusions et les dysfonctionnements, d'où la remise en cause des modes de gouvernement et de régulation, d'où les symptômes d'anomie et d'errance.

Malheureusement, il ne faut pas s'attendre à ce que nous atteignons, quelque part dans le siècle qui vient, une sorte de palier à partir duquel ce nouvel état du monde, enfin achevé et stabilisé, permettrait aux villes de couler des jours tranquilles et réglés. Une nouvelle séquence s'amorcera au moment même où, comme un mirage ou une utopie, un semblant de perfection se dessinera à l'horizon⁷. L'histoire des villes n'est qu'une succession de phases de construction-destruction, coupées de brutales remises en question de modèles inachevés.

Précisions sémantiques

Mégapolisation et métropolisation

Seul le second terme est couramment utilisé. On y mêle malencontreusement les mécanismes de concentration d'une puissance urbaine régionale, et ceux du rassemblement des hommes. Or, la marque du temps tient à la subversion des premiers par les seconds, qui paraissent souvent poursuivre une courbe quasi autonome. Métropolisation (de *mêter*, mère) paraît bien convenir pour désigner un phénomène de polarisation, à contenu essentiellement économique et politique, se réalisant au profit partagé d'une région et de la ville qui la domine et la structure. La mégapolisation n'implique pas nécessairement cette dimension de fonctionnalité hiérarchique et de développement régional. Le préfixe "méga" ne fait référence, dans le vocabulaire scientifique, qu'à une dimension millionnaire (comme dans *mégatonne*), qui ne peut être en l'espèce que démographique. Le terme "mégapolisation" peut ainsi convenir à des situations, souvent observées, où la croissance exponentielle d'une ville s'effectue sans synergie régionale, voire dans un contexte de désertification ou de destruction de l'hinterland.

⁷ Nous ne saurions imaginer la séquence à venir, sinon nous l'amorçons déjà. En revanche, nous pouvons constater chaque jour combien les séquences passées nous ont légué des images d'excellence dont nous ne parvenons pas à nous départir. Dans l'exemple français, l'architecture des siècles classiques reste inégalée pour le dessin de ses façades, tandis que l'on est régulièrement ramené au mobilier urbain 1900 si l'on veut être assuré de ne pas rater un aménagement d'espace public. Pourtant, l'histoire urbaine de Paris nous révèle les lourdes insuffisances de l'état des lieux aux époques de ces aboutissements créatifs. Elle nous apprend aussi combien proche était, à chaque fois, le temps du basculement dans un autre ordre urbain.

Mieux encore, il ne contrevient pas à qualifier une accumulation urbaine économiquement impuissante et inapte à assumer sa propre construction. Mais il n'implique pas une telle déficience et sa neutralité convient aussi bien à une configuration urbaine prospère. Il n'exclut pas non plus que cette prospérité puisse procéder de la polarisation d'une région, mais il ne le suppose pas. En résumé, *mégapole* et *mégapolisation* sont deux vocables nécessaires pour que soit sanctionnée cette phase de l'urbanisation du monde où la ville cesse peu à peu de se définir dans un rapport de filiation ville/campagne ou ville/région, en même temps que s'inverse le sens de la causalité économie urbaine/peuplement urbain. Une phase où le nombre des urbains s'impose comme une donnée première et non dialectique.

Le ruissellement et la floculation

Tout va comme si la population mondiale, à l'instar des pluies d'orage, était engagée dans un immense ruissellement qui, de rigoles en ravins et de torrents en fleuves impétueux, la conduisait inexorablement vers les bassins mégapolitains. Ruissellement trop violent, ne laissant que désolation et déserts. Fruste hiérarchie des flux, avec dépôt d'épaves arrachées et de matériaux grossiers. Eaux troubles et bouillonnantes à l'arrivée, submergeant rives et prairies, villes et faubourgs. L'analogie permet d'emprunter d'autres termes au thème de l'eau. La mégapole a ses deltas et ses estuaires, les arrières-pays ont leurs couloirs, leurs cônes, cluses et entonnoirs. C'est dans ces formations linéaires ou triangulaires que se logent désormais les villes petites ou moyennes les plus dynamiques, tandis que les autres, celles que la géographie ou l'économie isolent, s'étiolent ou perdent de leur importance relative. A moins que, dans un contexte régional en rapide expansion démographique, ou lorsque les campagnes n'ont pas encore fait le vide, certains de ces centres isolés ne deviennent à leur tour des centres de polarisation et de mégapolisation. Car il est certain que le ruissellement planétaire, en même temps qu'il renforce les concentrations existantes, continue d'en créer de nouvelles. Il existe enfin des situations parfois résiduelles, parfois étendues à des sous-continent entiers (en Afrique et en Asie surtout) où, tout en alimentant le ruissellement mégapolitain, les campagnes conservent une forte capacité de rétention démographique. On observe alors, souvent, en amont du ruissellement, un curieux phénomène de "floculation". On peut, en effet, désigner par ce terme la tendance des populations rurales à se regrouper de plus en plus en villages-centres, en bourgades, ou en alignements de villages le long des

routes. Ces concentrations locales sont au moins autant spontanées qu'autoritaires. L'avenir dira si elles sont une alternative à la mégapolisation ou un simple différé de celle-ci, voire son auxiliaire.

La mégapole et la cité globale

On ne souligne jamais assez, au risque de se tromper régulièrement de débat, le distinguo qu'il convient de faire entre, d'une part, l'hyper-concentration des places de commandement de l'économie mondiale et, d'autre part, la concentration mégapolitaine beaucoup plus dispersée – si l'on peut dire – à la surface du globe. Que les piliers de la *global city* (New York, Londres, Tokyo...), cités globales elles-mêmes, soient aussi des mégapoles n'est pas contestable. Mais cette coïncidence n'est qu'une scorie de l'Histoire. Le drame de la mégapole "ordinaire" est qu'elle n'est pas vraiment utile à la gloire de l'économie planétaire. Il faut ajouter que même à New York, Londres ou Tokyo, le phénomène *global city* est loin de rendre compte de toute la réalité urbaine, qui reste très largement étrangère au cercle d'excellence de la place internationale⁸. Malgré diverses imbrications entre l'économie locale et l'économie monde (une interdépendance d'ailleurs universelle), le contact entre cité globale et mégapole revêt plutôt la brutalité d'une juxtaposition malencontreuse. Quelques signes d'un divorce larvé existent déjà, et c'est la cité globale qui est demandeuse. La multiplication des technopoles et technopôles hors les murs, le fréquent dédoublement, voire le clonage des *central business districts* (CBD) américains loin des *down-towns* paupérisées, préfigurent peut-être des éloignements plus radicaux, à l'exemple de ce qu'ont voulu les pouvoirs politiques de certains pays en construisant des capitales dans les champs. On peut observer le même divorce entre la cité globale et les fonctions de métropole régionale ou nationale. Le fait que les administrations publiques et les centres d'affaires fassent rarement leurs migrations de conserve en est un signe parmi d'autres. Mais c'est incontestablement l'exemple de Singapour qui illustre le mieux, sur une île drastiquement soustraite au surpeuplement, la félicité d'une place internationale libre des contingences d'un espace régional, d'un bassin démographique, d'une vaste nation.

⁸ Le concept de *ville globale* de Saskia Sassen englobe beaucoup de choses, sauf les habitants de la ville, comme en convient Sassen elle-même, parlant notamment des classes moyennes écartées. En outre, même lorsqu'elles restent ancrées au cœur des métropoles, les villes globales "tendent à se dissocier de leur région". New York (en fait Manhattan) est "quasiment une zone franche de la finance", Londres (en fait la City) "fonctionne presque en apesanteur" (Saskia Sassen, propos recueillis par Sandrine Tolotti, *Croissance*, 405, juin 1997).

L'absolu et le relatif

Au lieu de parler de *mégapole*, on pourrait dire "très grande ville". Mais l'utilisation d'un vocable nouveau permet d'identifier le produit d'un processus nouveau dans une conjoncture nouvelle, laquelle bouleverse la signification du fait urbain au point qu'on ne sait si elle refonde la ville ou la dissout. L'innovation sémantique est encore plus nécessaire pour désigner le processus que pour désigner l'objet, le vocable *mégapolisation* économisant une très longue périphrase. Le processus prévalant sur le symptôme, on ne s'attardera pas à déterminer un seuil numérique pour s'autoriser à parler de mégapole, dès lors que ledit processus aura engendré un brutal changement d'échelle au creux d'un bassin d'urbanisation. Toutefois, pour ne pas trop heurter les définitions officielles (seuil arrêté à 5, puis à 8 millions d'habitants par l'ONU), on pourra parler de *pré-mégapoles* pour désigner des agglomérations présentant tout ou partie des stigmates de la mégapole sans accéder au livre des records de l'urbanisation mondiale. Ce vocable convient aussi bien pour des concentrations secondaires inscrites dans une nébuleuse, pour des agglomérations concurrentielles d'une mégapole primatale, que pour des primatales régionales commandant des bassins d'urbanisation modestes. Pour bien signifier que les chiffres valent moins par leur valeur absolue que par la part qu'ils prennent dans une dynamique démographique régionale, on se risquera à parler de *micro-mégapoles*, sans crainte du paradoxe, pour qualifier des villes petites ou moyennes qui, dans certaines niches, attirent à elles toutes les trajectoires humaines. On comprendra mieux, ainsi, que l'essoufflement démographique de certaines des plus grandes mégapoles n'est pas nécessairement le signe annonciateur d'une fin prématurée de la mégapolisation, mais bien plutôt le signe de sa démultiplication, de sa diffusion sur des sites de plus en plus nombreux. Il est du reste intéressant d'observer le moment à partir duquel le trop-plein d'une mégapole détourne les flux migratoires au profit d'autres pôles, et de relier cette évolution à l'efficacité des réseaux techniques et sociaux de la mobilité, évidemment très variable d'un pays à l'autre. Ce moment critique renseigne également sur la tolérance culturelle à la concentration urbaine. Mais, là encore, ce n'est pas la valeur absolue des chiffres qui compte, quoiqu'il soit légitime qu'elle nous intrigue.

Le Nord, l'Est et le Sud

Est-il légitime de tenir un discours sur la question urbaine à l'échelle du monde entier ? Certaine-

ment oui si l'on considère la nature des facteurs déclenchants de cette hégémonie urbaine qui prévaut partout. Pourtant, l'histoire différentielle du monde et l'énorme écart de développement existant entre les continents appellent une grande vigilance pour ne pas forcer les analogies. En réalité, ce n'est pas dans une communauté d'apparences que l'on va trouver les apparentements les plus significatifs. Il est clair que la mégapolisation, ayant saisi les continents dans des situations hautement contrastées, s'exprimera dans des formes et des modalités très différentes. La portée même des transformations n'y sera pas identique, ni les traumatismes, ni la dramatisation.

C'est au Sud que la mégapolisation est la plus lisible ; sans doute parce que la séquence antérieure, celle de l'industrialisation, y fut généralement escamotée. Sur certains sous-continent, la mégapolisation se greffe même directement sur des embryons urbains de fraîche origine coloniale. En ce cas la surprise est totale, et tout est à inventer dans l'urgence et le dénuement (des Etats et des gens) : culture citadine, appareil de gestion, économie urbaine. En revanche, la souplesse des comportements est un atout inestimable.

Au Nord, la phase industrielle avait déjà accompli une bonne moitié du transfert des populations rurales vers les villes. En outre, la prospérité relative qui en avait résulté, ajoutée à une tradition citadine ancienne, y avait largement amorcé la transition démographique (vers un taux de reproduction modéré) qu'on attend toujours au Sud. Mais la régulation très sophistiquée de la société urbaine, que ces conditions favorables et une longue histoire sociale avaient rendue possible, est à l'origine d'une grande sensibilité au changement. Malgré une transition mégapolitaine plus douce qu'au Sud, les déséquilibres causés y sont presque aussi durement ressentis. Une cause majeure de rigidité – donc de cassure douloureuse – est un héritage de la phase industrielle : le salariat. La remise en cause de celui-ci, lorsque la société s'est accoutumée à ce qu'il soit la norme de l'emploi, est la source de dérèglements en chaîne, qui menacent la cohésion du tout.

La lisibilité de la mégapolisation au Sud n'est pas seulement due à ce qu'elle se détache bien dans le temps historique. Elle est également plus évidente dans l'espace que la mégapolisation du Nord. Outre la vitesse inédite de leur croissance, les mégapoles du Sud se distinguent clairement sur fond de continents immenses, aux campagnes souvent désertiques ou surpeuplées, à l'armature urbaine généralement peu structurée, et où la macrocé-

phalie est de règle soit à l'échelle des nations, soit à celle de vastes régions fédérées.

Au contraire, à l'exception de l'Amérique du Nord, les pays développés déroulent leurs paysages urbains sur des territoires exigus, au semis urbain dense et fortement hiérarchisé, où villes petites et moyennes semblent dominer. Peu de municipalités peuvent prendre rang dans la liste des villes géantes du monde. Mais la mégapolisation est bien là, décelable derrière des nébuleuses de villes diverses, derrière des couloirs d'urbanisation, des cônes, deltas et entonnoirs drainant les dernières populations rurales vers les métropoles régionales. La qualité des réseaux de communication permet à celles-ci de se desserrer à l'extrême, donnant l'illusion d'un renouveau des petites localités. Mais les vrais chefs-lieux, dans les arrière-pays, sont délaissés, et les villages ruinés ou "secondarisés".

On pourrait croire que l'urbanisation de l'Europe occidentale est en phase terminale : campagnes vidées, fécondité d'été. Mais, désormais, les mégapoles du Sud se déversent dans celles du Nord, bravant des lois à la fois drastiques et dérisoires. La rencontre ne peut pas ne pas avoir lieu. Emblématique, l'extrême occident californien est pris d'assaut par l'Amérique latine et l'Extrême-Orient. Par demi-dérision, Los Angeles se proclame capitale du tiers-monde¹⁰. C'est plutôt d'une mégapole mondiale qu'il s'agit, ce qui n'est pas pareil que de parler de *global city* (cf. supra).

L'Est vient de rejoindre ce concert. Après avoir poussé l'industrialisation de ses métropoles, l'ordre communiste était parvenu à contenir l'hémorragie paysanne. Pour quelques décennies. Aujourd'hui, derrière les murs abattus, on découvre une industrie brisée, des kolkhozes en ruine. Les villageois ont retrouvé leurs houes, les citadins aménagent des boutiques dans les cages d'escalier et les caves de leurs *komplex* corbuso-brejneviens (encore une utopie désenchantée...). On a retrouvé d'un seul coup l'auto-subsistance et l'auto-emploi. Et des rêves fous d'émigration. Ce qui était une partie occulte du Nord est donc devenu l'Est, qui fait la démonstration que la distance entre les réalités du Nord et celle du Sud ne sont pas si définitives qu'on le croit, et que certaines analogies sont légitimes au-delà des concepts. Toutefois, le poids de l'urbanisme communiste fut tel qu'il ne peut être exclu des redéfinitions d'aujourd'hui. Les *komplex* demeurent.

⁹ Au sens de la résidence secondaire.

¹⁰ RIEFF (D.), 1991. – *Los Angeles : Capital of the Third World*. New York, Touchstone, 276 p.

Mais sur le thème des points cardinaux affolant les boussoles, il y a aussi un certain Sud qui est devenu le Sud-Est (asiatique), où les fameux dragons brouillent les cartes. Il y a l'Est de l'Est (la Chine), dont le faible taux d'urbanisation semblait infirmer la thèse de la mégapolisation du monde, mais qui a toute chance d'en devenir bientôt la plus éclatante démonstration, avec le réservoir humain qui est le sien et avec l'aiguillon de la diaspora triomphante. Il faudrait aussi parler de l'Ouest du Nord (Etats-Unis, Canada) et du Nord du soleil levant ; et ne pas oublier le Sud du Nord et le Nord du Sud, celui qui, justement, demande à adhérer au Nord tout court !

Pauvreté majoritaire et répartition des rôles

Les différences entre le Sud, le Nord, l'Est et leurs diverses variantes sont trop considérables pour que l'on puisse, en quelques mots, pousser l'analyse parallèle jusqu'au domaine de la praxis. On s'en tiendra donc, ici, aux situations traditionnellement attribuées au Sud.

S'interroger sur ce que devraient être les politiques publiques, ainsi que sur le jeu qui pourrait s'instaurer entre celles-ci et les pratiques sociales, impose assurément que l'on prenne conscience à la fois de la mutation mégapolitaine et de la diversité persistante des territoires. Car de cette mutation dépendra une nouvelle appréciation des rôles, et de cette diversité surgiront les meilleures leçons du terrain.

Ainsi pourront être combattus – sans trop d'illusions à court terme – les méfaits d'une uniformisation des réponses institutionnelles, les dérives d'une internationalisation des acteurs et des actions, la dérision d'une myriade d'opérations pilotes sans lendemain, et bien d'autres travers entretenus par une logique d'auto-légitimation des divers cercles concernés : des banques internationales jusqu'aux ONG, en passant par les gouvernements et les collectivités locales, les coopérations bilatérales, les cabinets d'étude, etc. Prenons garde tout de même que l'incantation de ces anathèmes ne tienne lieu à son tour d'auto-légitimation et d'auto-satisfaction d'une recherche bien-pensante. Ni qu'elle s'apparente à un rejet de l'engagement de ces institutions, souvent très estimable, parfois irremplaçable. Il n'est pas douteux que devant l'ampleur des tâches à accomplir, toutes les énergies sont requises. Cependant, il importe qu'elles ne soient pas gaspillées par une mauvaise appréciation des rôles.

Dans le cas le plus général, et singulièrement au Sud qui est à lui seul majoritaire, les mécanismes générateurs de la mégapolisation produisent la pauvreté majoritaire. A moins que ça ne soit l'inverse. On peut, en effet, dire aussi que la pauvreté des peuples s'exprime dans des mégapoles à leur image. Les villes sont-elles faites par les pauvres ? Le secteur informel du foncier et de l'habitat est suffisamment développé pour qu'on soit tenté de l'affirmer. Surtout si l'on remarque le rôle pionnier joué par ce secteur. En effet, son importance n'est pas tant à évaluer selon la part de l'espace urbain qu'il régit au moment où l'on parle, que selon la part qu'il prit, prend et prendra dans la phase initiale de gestation de ce même espace.

C'est bien une caractéristique majeure de l'urbanisation actuelle du Sud qu'elle soit menée par ce que l'Amérique latine appelle des "invasions" ou des lotissements clandestins, qui ensuite évoluent peu à peu vers une intégration relative. Leur rapidité n'a d'égale que la faiblesse de réaction de la collectivité qui, rappelons-le, n'est pas "preneuse" de cette surcharge démographique sans cesse renouvelée. Grâce aux "lutttes urbaines" ou par la force des choses, la puissance publique renoncera à pénaliser, amnistiera, puis apportera son écot. Elle le fera d'autant plus sereinement qu'elle ne sera pas dérangée – comme trop souvent – par la volonté d'imposer, pour l'exemple, un urbanisme officiel où s'engloutiraient tous ses moyens financiers, au bénéfice ultime d'une minorité insatisfaite.

Un bon partage des rôles résultera toujours de la reconnaissance, par les pouvoirs publics et leurs contractants internationaux, des enseignements de la ville réelle. Celle-ci se fait malgré eux, mais tout de même avec eux, quoi qu'ils fassent. Elle est dominée par la pauvreté majoritaire qui se débrouille. Il faut se convaincre qu'à l'échelle d'une mégapole, et même d'une ville moindre, cette débrouille fait modèle car, étroitement dépendante des conditions locales, elle se structure et se colore de tous les caractères du site. Elle s'adapte, y compris à une réglementation diffuse, et à ce qui s'est fait avant. Elle se coule dans les rapports de force ou de solidarité établis entre groupes. Elle se plie à des obédiences, à des contrats imposés ou consentis par les plus riches, les plus charismatiques ou les plus anciens. Elle décline son ethnicité et d'autres héritages. Bref, elle fait la synthèse de tous les paramètres locaux (et cette synthèse est évidemment différente d'une ville à l'autre), ce qui lui donne sa tranquille force de reproduction.

C'est aussi ce qui fait la différence avec les modèles importés clés en main, même s'ils ont été,

pour la circonstance, quelque peu indigénisés. Non pas qu'ils ne soient pas "digérables" par une population dont le pouvoir d'adaptation est sans limites, mais leur mode de production est exogène¹¹ et fait appel à des intrants rares et coûteux, y compris en matière d'ingénierie et de gestion. Or, s'ils ne sont pas reproductibles en proportion des besoins, leurs réalisations seront détournées de leur destination sociale première. Bien plus grave, chemin faisant, ils auront dissuadé les pouvoirs publics de porter attention aux filières majoritaires de production de l'habitat. Ils auront même nui à la représentation de ces filières, en se posant comme contre-modèles porteurs de modernité.

Deux évidences doivent s'imposer. La première est qu'en-dessous d'un certain seuil d'indigence des institutions et des gens, ceux-ci sont beaucoup mieux placés que celles-là pour concevoir leur habitat. La deuxième est que cette urbanisation "populaire", en dépit de ses vertus, a néanmoins grandement besoin que les pouvoirs publics lui prêtent assistance. Ce besoin sera d'autant plus pressant que l'agglomération sera grande. En effet, plus on entrera dans des échelles mégapolitaines, plus grande sera la distorsion entre les dynamiques micro-locales – qui sont le fondement de l'urbanisation populaire – et les moyens requis pour leur raccordement au fonctionnement général de l'ensemble urbain. On vérifiera aisément cette réalité en évoquant simplement le problème de l'accès à l'eau.

Voilà pourquoi les instances du niveau global devraient se concentrer sur ce qu'elles seules peuvent faire, quitte à se reposer sur les dynamiques du niveau local pour ce que celles-ci savent mieux faire qu'elles. Ce dispositif indique tout naturellement la place qui revient aux intervenants extérieurs. Aux ONG la mise en relation (toujours défailante) des niveaux locaux et globaux, aux financiers internationaux le coup de pouce (ou le plan Marshall) pour que les niveaux globaux (municipalités, gouvernements, agences techniques) puissent tenir leur rôle.

Prolongements thématiques

La diversité citadine

Pourquoi la diversité citadine se durcit-elle à mesure que la mégapolisation avance ? C'est le résultat ambigu de la dureté croissante de la ville

elle-même, ressentie à la fois au niveau de la population et à celui des responsabilités gestionnaires. La perte de contrôle de cette gestion renvoie la pauvreté majoritaire (cf. processus de mégapolisation) à ses propres ressources. Voici donc les gens acculés à leurs stratégies micro-locales, où la survie n'est possible que grâce à des relations symbiotiques. Dans cette situation, les modèles développés sont étroitement dépendants des éléments locaux (site, société, histoire, techniques, etc.). Leur espace de liberté se réduit au minimum. On puise dans le fond du sac des savoir-être et des savoir-faire. Sous le poids des paramètres locaux, les modèles (ou matrices) se recroquevillent. Une sorte de plus-petit-dénominateur-commun, sur lequel la ville va se reproduire à l'infini, en accusera les traits les plus singuliers jusqu'à la caricature. Mais ce patron du mimétisme mégapolitain sera nécessairement très différent d'une ville à l'autre, synthétisant la diversité des paramètres locaux. En ce sens, on peut dire que la mégapolisation mondiale n'abolit pas les territoires.

Le local et le global

En vertu de ce qui vient d'être dit, l'essence mondiale de la mégapolisation n'affranchit donc pas ses gestionnaires de l'urgent devoir d'observer de près les villes dont ils ont la charge. Identifier les modèles majoritaires de chacune d'elles, c'est découvrir le principal atout d'un avenir viable. En dépit d'apparences souvent peu engageantes, c'est ce qu'on a de mieux en magasin qui puisse tenir la longue route. Mais il faut travailler dessus. Pour les gestionnaires du global, c'est la base de travail imposée. A eux de trouver un partenariat à hauteur de leurs propres moyens, mais sans mélanger les rôles au risque de détruire la chimie du local. Chemin faisant, ils découvriront que la dualité n'est pas une coupure absolue. Dans les déterminants des modèles locaux entrent de nombreux éléments qui proviennent directement ou indirectement des politiques publiques et des réglementations, ainsi que de référents modernistes partagés. La voie est donc libre pour que cet interface soit conforté. Les habitants de base, leurs associations et leurs caciques y sont prêts.

La fragmentation mégapolitaine

C'est une condition biologique de survie de l'espèce. La géométrie infinie de la mégapole (infinie parce que non finie, non délimitée, et infinie parce que de dimensions qui échappent au pouvoir de perception et de connaissance de l'habitant) doit être corrigée par des espaces de vie perceptibles et identifiants, où les rapports sociaux et la relation au pouvoir peuvent s'inscrire clairement. C'est l'une

¹¹ Pas toujours en termes nationaux, mais au regard de la population cible.

des vertus des modèles locaux d'offrir un tel découpage, issu de la lente genèse endogène des espaces. La diversité des modes de fragmentation est symptomatique de la diversité de ces modèles, donc de la diversité citadine. A ne pas confondre avec les fractionnements de ségrégation/exclusion, bien que l'on puisse souvent observer un recouvrement partiel des deux phénomènes. A noter que plus la majorité mégapolitaine est pauvre, plus la fragmentation s'effectue sur des bases territoriales. Lorsque la majorité est riche, la fragmentation peut s'exprimer davantage en réseaux. Mais il y a de notables exceptions dans les deux sens. A noter encore que la fragmentation "naturelle" des territoires peut grandement faciliter le partenariat global/local.

L'enfermement mégapolitain

Gisement chanté de la liberté et de la démocratie, la ville peut devenir un lieu d'enfermement et d'aliénation. C'est une pente sur laquelle la mégapolisation a grande chance de l'engager. Au Nord, le repliement de l'individu sur lui-même est une nouvelle prison lorsqu'un affaiblissement psychique (aujourd'hui aggravé par le chômage) empêche une adhésion volontaire aux réseaux de socialisation. Au Sud, où la socialisation par le territoire (donc plus immédiate) est dominante, le danger est autre. C'est celui de l'enfermement des territoires en ghettos, voire en îlots maffieux. Mais en-deçà même de ces évolutions extrêmes, l'état de symbiose micro-locale auquel accule la pauvreté majoritaire est aussi un enfermement. Par opposition, on peut évoquer la liberté biologique de la *jet society*, légère de toute pesanteur micro-locale, donc également parfaitement internationale, incolore, à rebours de la diversité culturelle des enfermements majoritaires. Cette comparaison montre toute l'ambivalence des valeurs humaines, que la mégapolisation, par sa monstruosité, accentue. Autres exacerbations aliénantes de la mégapole : l'enfermement sécuritaire et la nasse de la misère extrême.

La nouvelle économie urbaine

L'habitat n'est évidemment pas le seul domaine où des conceptions formelles de la ville s'opposent à des réalités "irrationnelles" d'abord taxées de marginalité, puis d'informalité. Enfin reconnue comme majoritaire, mais encore appréhendée comme un pis-aller obscur, l'économie informelle du Sud s'éclaire lorsqu'on la relie à la mutation mégapolitaine. Comme la mégapole, elle procède d'une inversion du rapport entre l'économie et la démographie. Désormais induite par le fait accompli de l'agglomération des hommes, la nouvelle économie urbaine est par nature proche des besoins immédiats des habitants. Services simples, dont

l'exercice est ouvert à chacun, donc peu susceptibles d'inspirer des stratégies d'entreprise et la formation d'un salariat. L'apprenti s'émancipe sans même passer par le compagnonnage. A la limite, chaque habitant est l'initiateur de son propre emploi, même s'il obéit souvent à des réseaux. Dans son comportement s'entremêlent ainsi, naturellement, des logiques productives, sociales et domestiques. Au Nord, la compréhension de cette économie-là s'est améliorée depuis que l'auto-emploi et les services rapprochés sont entrés dans le vocabulaire. Mais, avant même le trébuchage du salariat urbain, un parallélisme utile aurait pu être fait entre deux situations où les services prévalent désormais sur la production.

(1994, "La mégapolisation n'est pas une crise. Esquisse de mise au point sémantique et problématique", *Villes du Sud, Sur la route d'Istanbul*, textes réunis pour le Sommet des villes (Istanbul, juin 1996), Editions de l'Orstom, et, pro parte, "La mégapolisation du monde. Un nouveau champ sémantique", *Urbanisme*, 296, 1997)

3. En quelques mots

Comment résumer ce nouveau champ sémantique ? La *mégapolisation* est un processus dont la *mégapole* n'est qu'un symptôme terminal. En amont de la mégapole, le processus de mégapolisation implique peu ou prou l'ensemble de l'écoumène. Depuis le milieu du vingtième siècle, on assiste à un *ruissellement*¹² généralisé de la population

¹² Les concepts soulignés sont quelques-uns de ceux qui ont été forgés et diffusés dans le cadre du séminaire "Mégapolisation du monde et diversité citadine" mentionné plus haut (note 5). Voir aussi, pour la définition de ce champ sémantique et problématique, Ph. Haeringer, "São Paulo. La fragmentation sécuritaire d'une mégapole", *L'homme et la société*, 104, 1992; "Aujourd'hui dans cent ans. Essai sur les mégapoles du Sud", *Prospective des déséquilibres mondiaux. Rapport sur l'évolution du monde*, Ministère de la Recherche, CPE/GRET, 1993; "La petite ville face au procès de mégapolisation", *Villes en parallèle*, 22, 1995; "Petit glossaire de la mégapolisation", *La lettre du PIR-Villes*, 4, 1995; "Eléments pour une théorie de la pauvreté majoritaire et pour son dépassement", Orstom, Préparation du sommet mondial sur le développement social, Copenhague, mars 1995; "La campagne mégapolitaine", *L'environnement magazine*, 1543, 1995; "La ville-ville et la campagne mégapolitaine", *La ville entre deux millénaires*, Villes et territoires méditerranéens, 1997; "Ne pas se tromper de projet. Remarques sur le positionnement des ONG dans la ville", *Ingénieurs sans frontières*, janvier 1998; "Pesanteurs et plasticités des mégapoles du Sud. Que peut-on faire pour elles ?" *Bulletin d'AMINTER*, Groupe de la Caisse des Dépôts, avril 1998; "Les trois dimensions d'une rupture. La mégapolisation dans l'espace méditerranéen", *Entretiens* 97, Villes et territoires méditerranéens, 1998; "Mega versus méro. De la confusion des concepts et des objets de la métropolisation", communication au colloque international *Villes du XXI^e siècle*, La Rochelle, octobre 1998.

mondiale vers les bassins d'urbanisation. A des vitesses diverses et en partant de situations très différenciées, un écoumène majoritairement paysan se mue en un monde majoritairement urbain. La ville n'est plus un lieu d'exception : elle devient l'essentiel du monde.

Le tropisme urbain : un passage de l'histoire

L'histoire a certes connu d'autres ruées vers la ville. Tout près de nous, la révolution industrielle provoqua déjà un formidable exode rural. C'est ainsi que lorsque l'épisode actuel démarra à l'échelle du monde entier, les premiers pays industrialisés avaient déjà réalisé une bonne moitié de leur transfert démographique de la campagne vers la ville. De ce fait, la lecture du processus de mégapolisation y est moins évidente. On le confond couramment avec la métropolisation.

Or, la distinction entre *métropolisation* et *mégapolisation* peut être tout à fait éclairante pour comprendre la nouvelle donne urbaine. La métropole est étymologiquement et historiquement un phénomène de puissance. Puissance à l'égard d'une région dominée ou puissance au sommet d'une hiérarchie de villes, voire d'une filiation comme le suggère la racine *mêtēr*, mère. Les cas de figure sont nombreux à travers l'histoire et la période actuelle en fournit des exemples renouvelés, particulièrement spectaculaires. En effet, l'intensification des réseaux de communication et des processus d'intégration économiques donne une nouvelle vigueur aux polarisations urbaines.

Cependant, aussi puissante soit-elle, l'intégration économique laisse une majorité des hommes hors-jeu, quoique soumis à une vague dépendance en qualité de consommateurs marginaux. Mieux, elle s'en trouve souvent encombrée, au point que les grands centres d'affaires, l'industrie nouvelle, la recherche, voire le pouvoir politique, tentent souvent de fuir le cœur des plus grandes concentrations urbaines. On connaît même des places mondiales *off-shore*.

Mais le divorce entre l'économie dominante et la démographie urbaine est beaucoup plus saisissant lorsque l'on s'éloigne des places centrales. C'est dans les pays pauvres que la précipitation urbaine est la plus active, la plus rapide. Ce découplage, auquel un XIX^e siècle à la fois industriel et paysan ne nous avait pas accoutumés, semble être la marque principale de la révolution urbaine d'aujourd'hui. L'économie mondiale et les avancées

technologiques de cette fin de siècle restent à la source des causalités d'un peuplement urbain inédit, mais elles ne le commandent pas, ne l'appellent pas. La croissance urbaine n'est désormais plus désirée par aucun pouvoir. Elle se poursuit d'elle-même, y compris dans des lieux où l'économie mondiale est quasiment absente ou n'offre aucun emploi. Les mécanismes sont devenus plus culturels que proprement économiques¹³, et l'explosion démographique, qui se déclencha concurremment à cette révolution urbaine et procède du même bond technologique¹⁴, les alimentent puissamment.

Nous sommes ainsi à peu près à mi-course d'une phase de l'histoire humaine où se seront additionnés un tropisme urbain impérieux et une inflation démographique sans précédent. L'un et l'autre phénomènes s'épuiseront sans doute de conserve avant le milieu du prochain siècle. Le premier parce qu'il sera allé jusqu'au bout¹⁵, le second parce que la mégapolisation elle-même aura eu raison des comportements de fécondité hérités du monde paysan. Mais, à cette date, d'autres mutations de fond seront à l'œuvre, dont nous n'avons pas encore idée.

La mégapolisation du monde est donc historiquement datée, contrairement à la métropolisation. Son étymologie ne fait référence qu'à la dimension du rassemblement humain, car c'est ce rassemblement qui prévaut désormais, la fonction résidentielle surclassant les autres fonctions de la ville. L'économie urbaine devient, pour une large part, seconde. Elle n'est plus inductrice du peuplement urbain, mais induite par ce peuplement. A côté de l'économie mondialisée, très mal partagée, on peut ainsi identifier une *économie invertie*, car résultant d'une inversion du rapport entre l'économie et le démographique¹⁶. L'une des conséquences lourdes de cette inversion est la *pauvreté majoritaire* qui règne dans la ville à l'échelle du monde.

¹³ Même si l'obsession première des individus reste économique. Paradoxalement, le renforcement de cette dominante, sous la forme univoque d'une quête de numéraire, est lui-même un trait culturel majeur, en dépit de sa résonance avec la monétarisation du monde.

¹⁴ Les quatre applications déterminantes de ce bond technologique peuvent être résumées ainsi : disqualification des productions paysannes, diffusion des cultures urbaines, motorisation de la mobilité, chute de la mortalité infantile.

¹⁵ Jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à une société très majoritairement citadine. Peu importe où le pourcentage s'arrêtera exactement. En deçà de 25 %, une population rurale résiduelle ne constitue plus un potentiel migratoire significatif pour la ville.

¹⁶ Ce qu'on appelle le secteur informel dans les économies du Sud entre assez bien dans la définition de cette économie invertie, mais on peut y faire entrer aussi, au Nord comme au Sud, une large part de l'économie de service et du secteur administratif public.

La non-finitude : la campagne mégapolitaine

La dimension physique du phénomène modifie profondément le rapport de l'homme à la ville. Sa non-finitude aussi. Celle-ci n'est pas seulement liée à une croissance sans cesse en mouvement, mais aussi à une logique centrifuge qui contraste avec la logique centripète de la ville classique. Sauf exceptions héritées de l'histoire, la mégapole se valorise à sa périphérie et se dévalorise au centre. Sa survie écologique lui commande de se desserrer. Dès lors elle se morcelle (cf. notion de *fragmentation*) et se dilue dans l'espace. On peut parler d'une *campagne mégapolitaine*, où les habitants recherchent des niches identitaires, des nouveaux villages dont ils pourront reconnaître les contours.

Cette diffusion urbaine rencontre, en amont, la convergence des couloirs et des *cônes d'urbanisation* qui drainent les arrière-pays ou les assèchent. Des chaînes de petites villes sont ainsi irriguées, dont la prospérité n'est plus fonction de leur alliance avec un terroir, mais de leur proximité relative à la mégapole ou de leur accessibilité. Plus loin encore, lorsque survivent des ruralités denses, on observe généralement un phénomène de *floculation* : les

populations rurales se resserrent sur les villages-centres et les bourgs, en écho lointain du processus de mégapolisation.

On ne peut achever un énoncé sur la mégapolisation du monde sans évoquer son concept correctif : la *diversité citadine*¹⁷. Malgré les apparences et en dépit de l'universalité des mécanismes, la mégapolisation fabrique des modèles citadins (ou matrices) très contrastés, qui se nourrissent de nombreux paramètres locaux. Ceux-ci sont d'autant plus prégnants que les difficultés de la vie mégapolitaine sont fortes. On peut aisément le vérifier en observant que chaque ville reproduit un *système résidentiel majoritaire* qui lui est propre. Cette réactivité des peuples et des territoires est un atout précieux face aux situations souvent désespérantes d'une mégapolisation trop brutale. En ce sens, la diversité citadine n'est pas un luxe, mais une nécessité que les gestionnaires de la ville se doivent d'accompagner. Il n'y a pas d'autres voies pour traverser l'une des mutations les plus acrobatiques du siècle.

("La mégapolisation du monde. Un nouveau champ sémantique", dossier "La ville en ses concepts", *Urbanisme*, n° 296, 1997).

¹⁷ Lire, dans le présent numéro, l'article du même auteur consacré à la diversité citadine.

TECHNIQUES TERRITOIRES ET SOCIÉTÉS

P R O S P E C T I V E
sciences sociales

**De la ville à la mégapole :
essor ou déclin des villes
au XXI^e siècle ?**

35



Ministère de l'Équipement, des Transports
et du Logement
Direction de la Recherche et des Affaires
Scientifiques et Techniques
Centre de Prospective et de Veille Scientifique

Octobre 1998

AVERTISSEMENT :

Les contributions rassemblées dans ce numéro font suite à un séminaire de recherche organisé en 96-97 sur le thème : "vers une reconception de la pensée urbaine".

Elles n'engagent strictement que leurs auteurs.

Les dossiers **Techniques, Territoires et Sociétés** ont pour objet de confronter sur un thème déterminé – qu'il s'agisse de l'aménagement, de l'urbanisme, de l'équipement, des transports ou de l'environnement – les points de vue des chercheurs en sciences sociales et des praticiens. Ils reprennent des travaux – recherches ou comptes rendus de séminaires – généralement menés dans cette perspective sous l'égide du Centre de Prospective et de Veille Scientifique.